

**Sophie Helmlinger**

# Une terrible épreuve

*Ma traversée du deuil périnatal*



# Une terrible épreuve

## *Ma traversée du deuil périnatal*

*Tout se fige, le film de ma vie s'interrompt... Arrêt sur image, juste le temps de déterminer sur quelle voie psychique je vais m'engager : la terreur, la résignation ou l'espérance...*

*Où étaient-ils ? Ce n'était même plus un désir d'enfant qui m'animait, c'était une béance qui ne se refermait pas, un champ de bataille nettoyé de ses morts, qui gardait leur empreinte, un territoire de guerre complètement ravagé, un champ de désolation où seul le silence s'exprime.*

Un livre sur la mort ? Certes, il y est question de parents endeuillés de trois bébés. Mais, à n'en pas douter, il s'agit avant tout d'un hymne à la Vie.

Ce récit raconte, en effet, comment ces tout petits ont pris racine dans l'histoire de l'auteure et comment cela lui a permis de reprendre vie et de porter du fruit.

Ce récit est aussi un témoignage de son cheminement avec Dieu qui l'a accompagnée tout au long de cette terrible épreuve.



**Sophie Helmlinger** est mère de six enfants, dont trois sont morts au milieu de la grossesse. Elle est engagée dans l'« Église Protestante Unie de France » depuis plus de vingt ans aux côtés de son mari pasteur. Psychothérapeute, elle a fondé, avec son époux, une association de soutien aux parents endeuillés d'un bébé mort au cours de la grossesse ou autour de l'accouchement, qu'elle préside et anime depuis juillet 2000.



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

charge.

À partir de là, j'ai vécu les événements comme si j'étais devenue une chose que l'on trimballe sans lui demander son avis et sans lui expliquer quoi que ce soit. Je me suis retrouvée sous un scialytique, les jambes dans les étriers ; un homme est entré avec un tablier de boucher, je me suis fait gronder parce que j'avais diné ; j'ai entendu une femme auprès de moi lancer : « J'ai besoin d'un sac », j'en ai conclu que mon bébé allait être jeté à la poubelle, enfermé dans un sac, quand même. Il ne m'est même pas venu à l'idée de demander confirmation de mes conclusions, je nageais dans un « entre deux », entre la sidération et une tentative de reprendre le contrôle de quelque chose :

« – Docteur, ce qui me console un peu, c'est que j'ai appris pendant mes études d'infirmière que les fausses couches étaient un tri de la Nature qui fait bien les choses et élimine les bébés trop malformés.

– Votre petite fille est tout à fait normale, Madame ! »

« Retourne dans ta nébuleuse, Sophie, ne cherche pas à comprendre quoi que ce soit, tes essais sont infructueux. »

J'étais à la moitié de la grossesse, dans la vingtième et unième semaine d'aménorrhée, mon bébé pesait quatre cent vingt-sept grammes, elle était grande comme ma main et sa vie s'était arrêtée entre mes jambes parce qu'elle n'était pas encore bien équipée pour la vie.

Je sais que j'ai été endormie pour un curetage après l'expulsion, mais je n'en ai aucun souvenir. Mon mari était là lorsque je me suis réveillée. Il était arrivé peu de temps avant, après avoir confié notre fils à des amis de la communauté et il n'avait pas pu rester auprès de moi pendant que le médecin travaillait. Il m'a expliqué qu'on l'avait appelé très tard, qu'il est

arrivé à l'entrée de la clinique en pleine nuit, ne trouvant personne pour le recevoir, il était perdu au milieu de ce grand hall, sans savoir où aller.

J'ai ensuite été remontée dans une chambre individuelle grâce à lui : il s'était fâché lorsqu'il a compris que l'on me renvoyait dans la même chambre d'où j'étais partie, à côté de la femme enceinte de sept mois, alors que de nombreuses chambres s'ouvraient sur du vide de part et d'autre du couloir :

« – Vous n'allez quand même pas imposer à ma femme de rester auprès d'une maman qui a encore son bébé, et réciproquement ?

– Monsieur, c'est les vacances, nous sommes en compression de personnel et l'on a ordre de limiter le ménage ! »

Je revois mon mari assis à côté de mon lit, en pleine nuit, il me tient la main et ponctue notre silence d'un : « C'est notre premier coup dur ». Oui, voici quatre ans que nous sommes mariés, nous n'avons pas encore vécu d'épreuves ensemble. Un peu plus tard dans la nuit, je l'ai entendu pleurer à grosses larmes, je pense qu'il me croyait endormie. Ce sont à peu près les seuls mots et les seules émotions partagés ensemble ; nous sommes économes !

Pourtant, il vivait, lui aussi, des choses de son côté, mais ce n'est que beaucoup plus tard que nous en avons parlé ensemble. Je lui laisse la parole :

*Quand nous avons perdu Rachel, c'était au milieu de la nuit, à la maternité de G. J'ai quitté ma femme endormie, revenant de la salle d'accouchement. J'ai eu un bref entretien avec le médecin accoucheur qui m'a demandé si je voulais voir notre bébé. La question m'a surpris et, ne sachant que répondre, j'ai dit « non ». Il m'a dit que c'était un beau bébé. Cela signifie que ce bébé n'est pas mort à cause d'une malformation mais*

*parce que le col de l'utérus de ma femme s'est ouvert trop tôt.*

*J'ai traversé les couloirs vides de l'hôpital et suis rentré dormir chez mon ami pasteur. La nuit fut courte.*

*Le lendemain matin, j'étais à l'étude biblique de la retraite de la communauté dont ma femme et moi faisons partie. Chaque matin, cette étude biblique est suivie par la Sainte-Cène et la prière libre<sup>2</sup>. Mon cœur était en révolte contre Dieu. Je ne comprenais pas pourquoi Il avait laissé partir ce bébé, alors que ma femme et moi mettions notre confiance en Lui et ne faisons que Le servir. J'étais tellement en révolte que j'ai fait une prière dans mon cœur, quand la Sainte-Cène allait commencer : « Seigneur Jésus, tu n'es rien d'autre qu'un morceau de pain et une coupe de vin (sous-entendu : je ne crois pas à ta divinité, dans le sens que tu dirigerais vraiment ce monde et nos vies) ».*

*J'étais donc là, avec cette pensée : « le Seigneur n'est qu'un morceau de pain ». La Sainte-Cène a suivi son cours, le plat avec le pain est passé, puis la coupe avec le vin, et comme d'habitude, la prière libre a commencé.*

*Après quelques minutes, mon voisin s'est penché vers moi pour me dire à l'oreille : « le Seigneur te dit que ce pain, c'est mon amour pour toi, et ce vin, c'est ma tendresse pour Sophie ; prends soin d'elle ». Ce voisin, c'était le pasteur Paul B.*

*Ces paroles étaient une réponse directe du Seigneur à la prière secrète que je venais de dire en mon for intérieur. J'ai expérimenté qu'Il m'avait vu, qu'Il n'était pas indifférent à ce que nous vivions, à notre désarroi. J'ai expérimenté que je suis aimé, même quand je suis en révolte contre Lui parce que je ne le comprends pas. J'étais consolé. J'avais un deuil à vivre, j'avais à accompagner ma femme dans ce deuil, mais je savais que le Seigneur nous avait vus, et cela suffisait comme consolation pour aller de l'avant.*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

moi...

comme si j'avais interrompu volontairement ma grossesse ! Elles avaient compris, au travers de ce que j'avais dit, que j'avais fait une interruption volontaire de grossesse ! *Ma* prière avait fait circuler ce message... C'est dire que cette culpabilité qui ne m'avait pas quittée pendant ces douze mois suintait de moi à mon insu !

Je me suis relevée d'un coup, comme si ma chaise avait été montée sur ressorts, pour affirmer haut et fort : « Non, je ne suis pas coupable, je n'ai pas tué mon enfant, je n'y suis pour rien, c'était une fausse couche ! »

Cette proclamation désespérée qui n'avait d'autre objectif que de rétablir la vérité pour ceux qui n'avaient pas été témoins de cet évènement un an plus tôt a fait office, en fait, de proclamation de foi. C'est au-dedans de moi, devant mes frères et devant les puissances spirituelles, que je me dégageais de cet étau de culpabilité. C'est à l'endroit même où j'avais revêtu le manteau de coupable en 1994 que je m'en suis défait en 1995.

Sans doute l'ai-je laissé aux pieds de Jésus, là où ont été déposées toutes sortes de haillons depuis deux mille ans !

**4**

## **Une année sombre**

Débarrassée de ce fardeau d'un crime imaginaire, je n'étais pourtant pas encore libre de la dépression. Il me faudra encore traverser plusieurs longs mois, presque une année, mais je ne le savais pas encore !

Le 25 décembre 1995, Matthias est venu me chercher à midi dans mon lit, me suppliant de me lever pour que mon fils de trois ans ne passe pas un repas de Noël privé de sa mère. J'avais été *incapable* d'aller au culte pour fêter la naissance d'un enfant, si divin soit-il. Je ne pouvais pas me réjouir de cette nativité, moi qui avais été privée de la chaleur de mon bébé dans mes bras, qui avais dû supporter une montée de lait pour rien : ventre vide, bras vides et seins gorgés de lait !

Je me suis levée avec beaucoup de difficulté pour aller au restaurant où un repas festif que mes parents nous avaient offert nous attendait : ne pouvant venir nous rejoindre cette année-là, ils nous avaient envoyé un chèque conséquent pour que nous puissions vivre un temps un peu exceptionnel tous les trois. Au cours de ce repas qui m'a semblé interminable, Matthias et Thomas ont dû supporter la tristesse que j'avais tant de mal à cacher et mon impatience à retourner enfouir toutes mes idées noires au fond de mon lit.

Plus d'une année s'était écoulée depuis la mort de Rachel, le déni qui m'avait permis de traverser le premier Noël sans problème commençait à perdre son effet anesthésiant, la douleur en cette période de fête instituée était insupportable,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

**2** Ce n'est que plus tard que j'ai appris que tous les services ne respectaient pas ce protocole ; les petits corps étaient parfois incinérés avec les déchets anatomiques et les seules façons dont on en parlait dans les circulaires des hôpitaux étaient « produits innommés », « débris humains », voire « déchets toxiques » inscrits sur les boîtes dans lesquelles ils étaient placés. Selon la fréquence des décès périnataux, certains services mettaient les tout-petits en attente dans des cercueils qu'ils envoyaient à l'incinérateur quand ils étaient pleins. Dès lors que le corps était considéré comme celui d'un bébé (donc plus de vingt-huit semaines d'aménorrhée ou né vivant), il y avait obligation de passer par un véhicule réservé au transport des cadavres pour l'emmener à l'autopsie ou à la crémation. Mais lorsqu'il était considéré comme « débris humain », la loi n'était pas aussi stricte et la prise en charge moins contraignante.

Aujourd'hui, les lois ont changé, des circulaires réglementent maintenant le devenir des corps de façon beaucoup plus respectueuse de la dignité humaine.

**3** La photo était si moche que j'en gardais un souvenir, pire encore, que ce qu'elle était en réalité : depuis quatorze ans, l'image qui restait était celle de mon fils photographié dans un haricot que l'on donne quand on vomit ! J'avais associé le champ opératoire bleu avec ce réceptacle hospitalier et ce n'est qu'en demandant mon dossier médical en 2011 que mes souvenirs ont été démentis. Mais sans doute venaient-ils dire à quel point cette photo était à vomir !

**4** Adolescente, j'avais été bouleversée par la lecture du drame de Jean Anouilh qui raconte l'histoire d'Antigone. Son oncle Créon, pour punir son voyou de neveu Polynice, avait ordonné que le corps du jeune homme mort au combat reste sans sépulture, livré à la chaleur et aux charognards. Antigone, sœur de Polynice, n'a eu de cesse que d'aller la nuit gratter un peu de terre pour couvrir le corps de son frère, malgré la condamnation à mort décrétée par le roi Créon contre quiconque s'opposerait à son édit. Elle a finalement préféré mourir que de laisser le corps de son frère sans sépulture. Notre professeur nous avait expliqué que dans l'Antiquité, on croyait que les personnes dont les corps ne recevaient pas de sépulture étaient condamnées à errer pour l'éternité. Je me faisais l'effet d'une Antigone : je ne pouvais me résoudre à l'idée que mes tout-petits n'aient pas de lieu où se reposer. À quinze ans, j'avais rejoint cette jeune femme dans la fougue de sa détermination, à trente-quatre, je m'identifiais à son désespoir.

**6**

**Joseph**

Fin janvier 1998, je découvre une nouvelle fois que je suis enceinte.

Tout se fige, le film de ma vie s'interrompt, comme la scène qui s'arrête dans un long métrage pour avertir que ce qui va suivre est capital. Arrêt sur image, juste pour me laisser le temps de déterminer sur quelle voie psychique je vais m'engager : la terreur, la résignation ou l'espérance.

« Toutes choses concourent ensemble au bien de ceux qui aiment Dieu<sup>1</sup>. », c'est cette dernière voie que je choisis résolument, celle de l'espérance. Cette conception n'est pas du tout « logique », je ne peux pas la considérer seulement comme un effet de nos corps ; quoi qu'il advienne, je décide de la regarder comme un don de Dieu et cette fois, le désir d'enfant est si intense que je suis prête à rester couchée neuf mois si on me le demande.

Quel chemin parcouru depuis quatre ans ! Mais il aura quand même fallu que je perde deux tout-petits pour *éprouver* mon désir d'enfant. Une vraie mise à l'épreuve.

Bien sûr, tous nos projets s'arrêtent. Je reste debout mais prudente quelques jours jusqu'à l'anniversaire de Thomas qu'il fêtera avec ses copains et je me couche dès le lendemain après avoir annoncé ma grossesse à notre fils :

« – Bon, Maman, ce n'est pas parce que tu es enceinte que tu vas avoir un bébé.

– ...

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

## Lettre de son papa à Joseph

*La lettre Aleph en hébreu. C'est la première lettre de l'alphabet hébraïque.*

*Lorsqu'elle n'a pas de voyelle elle ne se prononce pas.*

*Dans les commentaires juifs de la Bible, elle symbolise Adonai*

*(le Seigneur).*

*Sa valeur numérique est à la fois 1 et 1000.*

*Joseph,*

*Tu as les plus belles lèvres que j'aie jamais vues*

*Que je n'aurais jamais dû voir à ce stade.*

*Pas de souffle sur ces lèvres : le silence de l'aleph*

*Comme cette lettre qu'on n'entend pas,*

*mais qui est bien présente dans le texte biblique,*

*Tu seras dans mes paroles*

*Quand je parlerai à ta mère*

*Quand je parlerai aux gens du Seigneur Jésus*

*Tu seras sur mes lèvres comme dans mon cœur : pour toujours*

*Tu ne nous as pas parlé, mais tu nous as écoutés*

*Et je sais qu'auprès de Yhvh (Le Seigneur)*

*Tu chantes les louanges du Créateur*

*Qui nous a donné son Fils unique pour que nous nous aimions*

*Pour que nous nous aimions*

*Ton papa, Matthias*

*Mai 1998*

---

[1](#) Romains 8,28 (Traduction littérale du texte grec réalisée par mon époux.)

[2](#) Josué 4,9 ; 4,20.

[3](#) Joseph est mort à 21 SA et cinq jours, ce qui lui valait la même nomination officielle que Rachel et Paul.

[4](#) Cf. note page 71.

[5](#) Genèse 45.

7

## **Besoin d'une bulle**

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

de joie, comment l'avais-je oublié ? Depuis cinq ans, j'avais soigneusement évité les services de maternité, préférant visiter mamans et bébés une fois qu'ils étaient rentrés chez eux, et mes seules visites à l'hôpital avaient été avec ma nouvelle casquette de présidente d'association, pour rencontrer la chef de service dont le bureau, par bonheur, était situé loin des chambres et de la nurserie. J'avais donc échappé au chassé-croisé des cadeaux et bouquets dont regorgent les couloirs de ces unités, et je n'avais gardé de ces lieux que l'empreinte de mon dernier séjour où « émotion forte » rimait avec sérieux, douleur, solennité, chagrin, apaisement mais surtout pas joie !

Celle de mes amis me ramenait à un nouveau deuil que j'avais eu à faire, celui de naissances joyeuses. Je me réjouissais profondément de l'arrivée au monde de cette petite fille, mais de nouveau, cohabitaient ces deux émotions, et elles avaient leur place toutes les deux<sup>2</sup>.

Une « bulle de deuil » qui me surprend au détour d'un chemin, voilà comment j'ai vécu cet événement. Un deuil comme un volcan éteint dont on voit les traces de son ancienne activité – cratères, coulées de lave – mais qui subit quelques secousses de loin en loin, sans doute révélatrices d'une activité souterraine, de remuements profonds.

J'ai vécu une autre résurgence de ce style, quelques années plus tard encore, à l'occasion d'une interview d'une journaliste d'un grand hebdomadaire qui voulait écrire un article sur le deuil périnatal. Nous passons trois heures ensemble au téléphone, je lui raconte mon histoire, nous échangeons longuement autour des questions de la loi qui encadrerait le devenir des corps à l'époque, nous nous quittons satisfaites de cet entretien, elle d'avoir collecté des informations, touchée par mon histoire, moi heureuse d'avoir apporté ma contribution sans

que la douleur ressurgisse... et je me retrouve six heures plus tard aux urgences pour une hémorragie ! N'en ayant jamais eu auparavant, j'ai très vite mis en relation cet « accident » et une douleur restée inconsciente qui se manifestait de cette façon. Un volcan éteint n'est pas pour autant sans activité ! Je sais maintenant, que même si ces deuils ne sont plus des plaies béantes et que je n'en souffre plus, je ne suis pas à l'abri d'autres secousses telluriques au détour de mon chemin, qui viendront attester de la résistance de mes cicatrices.

---

1 Psaume 23.

2 Ce duo chagrin – joie complique particulièrement l'existence des parents dont l'un des jumeaux meurt alors que l'autre naît vivant. Célébrer et se réjouir de la vie tout en laissant place à son chagrin... Quel défi !

Beaucoup de mamans se sentent aussi très coupables de ne pas se réjouir « pleinement » à la naissance d'un enfant né après un aîné mort. La présence du bébé, les soins qu'elle lui apporte, les sourires qu'elle reçoit, l'amour dont elle l'entoure rendent parfois cruellement présente l'absence du premier né mort. Un lieu pour entendre ce chagrin leur permet souvent de sortir de l'impasse de la culpabilité dès lors qu'elles savent leurs émotions légitimes. D'autant qu'il se trouve souvent ici et là quelque âme fort maladroite – quoi que bien intentionnée – pour lui rappeler « qu'elle pourrait se réjouir d'en avoir un vivant ! »

*10*

**Surprise**

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Lorsque je me suis convertie à l'âge de vingt ans, catholique d'origine, j'ai eu tendance à rejeter en bloc toute la foi qui m'animait jusque-là.

La lecture de la Bible avait révolutionné mon entendement, je découvrais le salut par la grâce et non par les œuvres ; j'entendais qu'il n'y a qu'un seul intermédiaire entre Dieu et les hommes, à savoir Jésus-Christ, et je ne savais plus quoi faire de ma piété mariale et de mes prières aux saints. On m'enseignait aussi que seule l'Écriture comptait et que la tradition nous détournait de Dieu. Bref, j'étais perdue dans mes représentations et dans mes convictions, en plein milieu de mes grandes révoltes, colères et remises en question de fin d'adolescence ; la tentation était de réfuter tout ce qui m'avait été transmis, j'y ai succombé. Il m'a fallu mûrir pour trier le bon grain de l'ivraie, et l'on sait que la maturité prend du temps ! Toute conviction que je croyais « catholique » y est passée, y compris la communion des saints que j'entendais comme étant la possibilité que les morts – devenus saints puisqu'auprès de Dieu – intercèdent pour nous et que je pouvais me tourner vers eux moi aussi pour leur réclamer des bénédictions.

C'est dans le cadre de notre communauté de prière que je me suis réconciliée avec cette doctrine, parce qu'elle est sortie du champ de ma pensée pour entrer dans celui de mon vécu.

En effet, sans conteste, lorsque nous vivons un moment de louange en assemblée, je me sens et je me sais faire partie de la

communauté des adorateurs de Dieu, les vivants et les morts. Si je le montrais en image, je décrirais le trône de Dieu avec Jésus à sa droite dans les lieux célestes ; devant eux, les anges, l'armée céleste et les saints de tous les temps, les « morts en Christ » qui passent l'éternité à Le louer ; puis un peu plus loin (un peu plus bas), nous, les vivants qui l'aimons et l'adorons de temps en temps. Tous tournés vers le même Père, les yeux fixés sur Lui. Voilà la communion des saints pour moi aujourd'hui : communion de tous ceux qui Le louent et L'adorent.

C'est dans cette cohorte de louangeurs que j'aime imaginer Rachel, Paul et Joseph. Pourquoi Dieu les aurait-Il inventés ? À quoi servent nos vies si ce n'est à les tourner vers Dieu et à Lui rendre grâce ? C'est là que je retrouve mes trois tout-petits, dans la communion des saints. Je suis en commune union avec eux devant le Père, et cela m'émeut toujours.

Or, un dimanche, juste avant de prendre la Sainte-Cène, mon mari qui présidait le culte, rappelle une vérité qu'il n'avait jamais énoncée dans la liturgie : « C'est dans la communion des saints que nous prenons ce repas. » Au moment même où il le dit, alors que je tenais mon livre de cantiques ouvert au chant prévu après la communion, je prends conscience que des larmes coulent sur mes joues sans que j'aie senti venir la tristesse ; et au moment où je découvre ces larmes, un léger souffle (ou mouvement de mon poignet ?) tourne les pages de mon cantique sur un chant de Noël Colombier intitulé *Frères, ne pleurez pas*.

Refrain

*Frères, ne pleurez pas*

*Comme ceux qui n'ont pas d'espérance.*

*Frères, ne pleurez pas*

*Comme ceux qui n'ont pas la foi*

*C'est la nuit qu'il faut croire en la lumière,*

*Et l'hiver espérer le printemps.  
Quand le corps s'en retourne à la terre,  
La vie continue auprès du Dieu vivant.  
Nous savons qu'en venant sur la terre  
Le sauveur de la mort a triomphé.  
Désormais, avec Lui, près du Père  
Il fait vivre tous ceux qui L'ont cherché.  
Un grand vide a coupé notre route  
Quand le vent de la mort est passé ;  
Mais l'espoir pour les cœurs à l'écoute,  
C'est l'appel du Seigneur ressuscité<sup>1</sup>.*

Il y a des expériences qui se passent de commentaires, je préfère laisser celle-ci dans le champ de l'indicible.

La mort de ma mère m'avait déjà fait toucher du doigt cette réalité de la communion des saints et de la communion des vivants, aussi.

Maman est décédée après vingt-sept longs jours d'agonie qu'elle a vécue chez elle, avec nous, sa famille, en relais auprès d'elle pour la soigner. Sous morphine, son discours était le plus souvent incohérent, mais s'échappaient parfois quelques réflexions lucides, que nous prenions comme un testament : « Aimez-vous, c'est important de s'aimer. Je vous ai beaucoup aimés. »

Le dimanche de Pâques, quelques jours avant sa mort, nous lui proposons un moment de prière à haute voix, ma sœur, sa belle-mère et moi. Elle accepte, nous commençons à prier et elle évoque les proches qu'elle a aimés et qu'elle va retrouver :

« – Bernard (son mari), Maman, Papa... » Je prends la suite, elle est très essoufflée :

« – Tata Rachel, Tonton l'Abbé... » Elle me coupe la parole

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

sais toujours pas pourquoi j'ai vécu ces souffrances, mais je sais où elles m'ont amenée aujourd'hui. C'est comme si toutes mes larmes, tout ce chagrin, toutes mes colères accumulées trouvaient aujourd'hui leur résolution dans ce bouquet partagé. Aujourd'hui même, en étant de celles qui ont offert cette journée de mémoire à nos consœurs de malheur, j'ai récolté le fruit de mes graines tombées en terre<sup>2</sup>, au service de mes prochains.

S'il est une chose que j'ai envie que l'on retienne de mon passage sur cette terre, c'est cela.

Et que je suis sortie du chagrin.

---

<sup>1</sup> Dans les semaines qui ont suivi l'évènement, ce même journal ainsi que d'autres médias ont réalisé un vrai reportage sur le sujet. Tous les reportages et articles sont visibles sur le site Internet du collectif <http://www.unefleurunevie.org>.

<sup>2</sup> *En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de blé qui tombe en terre ne meurt pas, il reste seul ; si au contraire il meurt, il porte du fruit en abondance. Jean 12,24.*

# Épilogue

*Les années ont passé, depuis que nous avons vu arriver et repartir Rachel, Paul et Joseph.*

*Je suis toujours conscient d'être leur père. Quand des personnes me demandent combien j'ai d'enfants, et que je me sens en confiance avec elles, il m'arrive de dire très simplement : « j'en ai trois avec moi, Thomas, Pierre et Julien, et trois au ciel, Rachel, Paul et Joseph ».*

*Je ne me sens pas triste, quand je mentionne ceux de mes enfants qui ne sont pas avec moi. Mon identité de père consiste à être le père de six enfants, tout simplement.*

*Nous avons adopté Pierre et Julien après la perte de Rachel, Paul et Joseph. Julien devait subir une cinquième opération à cœur ouvert au moment de l'adoption. L'issue de l'opération était incertaine. Ma femme et moi, avons accepté ces enfants malgré leur avenir incertain, parce que nous pouvions nous appuyer sur la force reçue en traversant les épreuves précédentes.*

*La vie est une suite de progressions. La vie n'aboutit pas à une décrépitude, contrairement à ce que pensent les personnes réduisant l'être humain à sa dimension matérielle. Les progressions font mal, mais elles conduisent vers une joie toujours plus grande. J'ai progressé sans avoir la réponse à toutes mes questions. L'essentiel est d'être accompagné dans notre vie par Celui qui nous aime, Jésus-Christ.*

*Un verset de la Bible m'est apparu sous un nouveau jour : « Ce qui dans le monde est vil (sans titre de noblesse) et méprisé, ce qui n'est pas, Dieu l'a choisi pour réduire à rien ce qui est<sup>1</sup> ». Le mot grec traduit ici par « vil (sans titre de noblesse) » est : « agenès ». Il signifie étymologiquement : « sans naissance ». Platon l'utilise pour désigner ce qui n'est*

*pas né, ce qui n'est pas créé. D'après ce verset, nos enfants Rachel, Paul et Joseph ont un avenir en Dieu. Comment les reconnâitrons-nous lors de la résurrection finale ? S'il faut en croire un livre paru récemment<sup>2</sup>, ces enfants nés avant terme et morts connaissent très bien leur identité auprès de Jésus et nous les reconnâitrons aussi, lorsque nous serons revêtus de notre corps de résurrection. De toute façon, le Dieu auquel croient juifs et chrétiens « n'est pas le Dieu des morts mais des vivants<sup>3</sup> ». Jésus déduit cela de la THoRaH elle-même, du texte<sup>4</sup> où Dieu dit à Moïse : « Moi je suis le Dieu de ton père, Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob ».*

Matthias, mari de Sophie, père de Thomas, Rachel, Paul, Joseph, Pierre et Julien

---

<sup>1</sup> Corinthiens 1,28.

<sup>2</sup> *Le ciel, ça existe pour de vrai : l'histoire étonnante de l'aller-retour au ciel d'un petit garçon*, Todd Burpo, Trésor caché, 2013.

<sup>3</sup> Marc 12,27.

<sup>4</sup> Exode 3,6.